

# GEORGES PERROS



L'IMAGINAIRE  
GALLIMARD

Extrait de la publication











Né à Paris en 1923, Georges Perros est d'abord comédien et fait partie de la Comédie-Française dans les années 50. Grâce à une tournée de la Compagnie, il rencontre au Caire Jean Grenier, qui l'introduit dans le milieu de la *N.R.F.*, où il nouera des amitiés.

Assez rapidement il quitte la scène pour la lecture ; son ami Gérard Philipe lui confie des manuscrits pour le T.N.P., et il en lira ensuite pour les Éditions Gallimard.

Appréciant peu la vie à Paris, il s'installe à Douarnenez avec sa femme et ses trois enfants, et se consacre à la lecture et à l'écriture. Il collabore à la *N.R.F.*, à divers revues et journaux auxquels il envoie des chroniques de tous ordres.

Atteint d'un cancer, il meurt à Paris le 24 janvier 1978.

Georges Perros a reçu le prix Max Jacob en 1963 pour *Poèmes bleus*, le prix Valery Larbaud en 1973 pour *Papiers collés II* et le prix Bretagne en 1974 pour l'ensemble de son œuvre.





## NOTES POUR UNE PRÉFACE

*Certains maniaques, dans la marge du livre fiévreusement découpé, ne peuvent s'empêcher de déposer, comme instinctivement, le résultat à peine intelligible de leur réflexion. Font un livre, hybride, avec l'œuvre lue.*

*Il arrive que leurs remarques soient plus intéressantes que le discours qui les a provoquées.*

*Faiseur de notes invétéré, sur quelle marge puis-je les prendre, sinon sur celle de l'immense livre ouvert qu'est la vie. Et qu'est cette vie, sinon le texte de l'Autre, follement sollicité.*

*Je n'ai pas envie « d'écrire un livre », j'aurai le temps lorsque je serai mort, à ce qu'il paraît, tout occupé par ma dévorante lecture. Tout curieux et désireux de ne pas sauter une ligne.*

*Je ne me sens ni le besoin ni le courage d'arrêter une machine au dépens des autres. Le goût de l'entreprise m'est totalement étranger. L'entretien*

*de cette usine de lecture sans patron est plus difficile, plus ingrat ainsi. Elle risque de se désagréger sans que je m'en aperçoive. Le feu peut prendre au sud tandis que je flânerai sur les plages du nord. Elle risque de flamber entièrement, sans possibilité de reprise d'une de ses pièces. Mais c'est mon vœu. La condition de mon plaisir. Mourir avec. Aussi définitivement inutilisable.*

\*\*

*Pour ne rien perdre de cette incessante lecture, tout m'est bon — bouts de papier, souvent hygiénique, tickets de métro, boîtes d'allumettes, pages de livre. J'en suis couvert. La plupart de ces notes, je le sais, sont inachevées. Et ne veulent pas, ne tiennent pas à se montrer ainsi déshabillées. « Nue, soit, si je suis belle. Mais qu'on me retire mes bas, ma combinaison. Qu'on me coiffe. » C'est pure affaire de forme. Pour la forme. Dans le fond, elles s'en moquent, et je ne suis pas loin de penser comme elles. C'est peut-être la rançon de ma fatigue. Ma punition. Car je me demande ce qui a pu me fatiguer à tel point. Je suis tout prêt à me rendre responsable. Avocat à charge. Je n'aime pas ma fatigue. Et je vois bien où je veux en venir, en me débarrassant des témoins de mon mal. Il s'agirait, si mes souvenirs sont exacts au rendez-vous, d'une tentative de soustraction à ce qui m'empêche de respirer.*

\*\*

*Oui, je m'aperçois qu'il est souvent question d'amour dans ces notes. Cela ne m'étonne pas. Ce*

qui m'étonne, c'est qu'il n'en soit pas toujours question. A m'écouter vivre, il me semble que c'est mon seul sujet, mon seul embarras, ma seule terreur. Et peut-être mon seul dépit.

\*\*

Il n'y a pas que l'amour. A me relire, je trouve l'orgueil. Il est facile de se critiquer. Dérisoirement. C'est pourquoi il vaut mieux laisser ce plaisir aux autres. Aussi bien, n'est-ce pas à une « critique » que je me livre. Mais à un constat. Il est d'ailleurs curieux de voir à quel point on peut se juger, et à quel point c'est inutile. On n'écrit jamais que ce qu'on est capable d'écrire. Voilà un genre de justice.

Donc l'orgueil. Un orgueil que je ne désavoue pas, mais que je trouve trop souvent un peu flasque, un peu jeune, orgueil qui tend vers le pourpre, mais a du mal à se séparer de ses petits. Orgueil qui patine sur une glace sans dureté certaine et qui souhaite et redoute l'effondrement, par peur d'être reconnu. Orgueil de candidat au suicide, non à la vie. A la mort. Amour, solitude, souffrance, corps, etc., ne forment pas un bouquet très original, très délectable. C'est pour sortir de ce — cette? — vase, pour exaspérer cette tige penchée que sans doute j'écris et continue de vivre. Orgueil lancinant, qui ressemble à une plainte. Qui me ressemble trop pour que je m'y reconnaisse.

\*\*

Tout ce qu'on trouvera de plus désobligeant

*pour l'homme, qu'il s'agisse de l'amour, de l'amitié, vient de moi. Uniquement. Ce n'est pas réel. Pure imagination. Au siècle où nous voilà, cela devrait aller de soi. Mais non. Les gens continuent à rendre les autres responsables de leurs mauvaises pensées. Les gens, c'est-à-dire moi, qui continue à dire que les gens continuent...*

\*\*

*Donc j'écris pour un écrivain qui sera peut-être moi, mais je n'y tiens pas exagérément. Je lui donne des idées, des directives. Je lui soumets tout ce que je remarque d'intéressant, ramasse tout. A lui de faire tri un jour, si bon lui semble. Moi, si jamais je vais au-delà de cinq pages, sans rupture de rythme, sans distraction tranchant le fil, c'est que je me serai endormi sur le papier.*

\*\*

*Faiseurs de notes, contrebandiers de la littérature. (On se venge, d'habitude, en ne daignant publier leurs choses qu'après leur mort. Pour ma part, vitrine ou non, me tuer pour leur donner chance posthume me semble un peu excessif. Nous vieillirons sans doute ensemble, pas dans les meilleurs termes.) Ils passent en fraude. Comme le baigneur qui trempe seulement son pied dans l'eau, ils tâtent l'océan spirituel d'un bout de plume acide, mais désabusé; juste assez désinvoltés pour pouvoir répondre « non » quand on leur demande s'ils écrivent, quand ils se le demandent. Récom-*

*pense, amère ou heureuse selon les tempéraments; récompense logique, méritée.*

\*\*

*Car je sais, je vois qu'on peut être, qu'on peut faire tout autre chose, que je ne tiens pas le moins du monde à ce genre d'expression, réputé — à tort ou à raison — bâtard; et que le goût que j'en ai chez les autres s'avère parfaitement nul chez moi. Mais le fait est là, et je m'en rends compte un peu brutalement : depuis que j'écris, et cela remonte — pourquoi remonte ? — assez loin, c'est à de misérables notes que je demande le transfert. Cette perpétuité, cette fidélité cache quelque chose. Une paresse congénitale, une infirmité, un dilettantisme, que sais-je ? Cherchons.*

#### NOTES SUR LA NOTE

*Toute note attend son cadre. Celle-ci pourra servir de point d'orgue à un roman, celle-là commencer une lettre, cette autre être « datée » et trouver son heure dans un Journal. La note est orpheline. La littérature commence le jour où pour mettre en valeur ce déchet, on se trouve le génie, on prend le temps d'écrire un roman, une lettre, d'entretenir un Journal. C'est justement ce dont je me sens incapable, sans pour autant me résoudre à tuer tous mes spartiates.*

*Ainsi pour faire l'amour. Il y faut une femme. Mais c'est trop, ou trop peu. Un sexe devrait suffire. Deux seins, des lèvres, une chevelure. Un*

*certain mouvement qui animerait toutes ces merveilles. D'où une femme, quand même. Mais à faire, non faite.*

*La plupart des hommes opèrent à rebours. Prennent d'abord la femme, toute « confectionnée ». Puis en détachent le sexe, etc., qu'ils emmènent partout derrière eux. Sexe de poche.*

\*\*

*Reste ceci : la note existe. Elle est très proche de l'objet. Elle dit à peine ce qu'elle veut dire. Elle est naïve, parce que confiante. Elle laisse l'intelligence de l'autre libre de la finir, de la commencer, ou de l'avalier. Elle est paresseuse et ne tient pas absolument à se faire entendre. A être prise aux mots. Mais préfère sonner, résonner. Son auteur et son lecteur doivent en sortir indemnes. Elle a le goût effréné de l'autonomie, de la liberté. Rien de moins familier, malgré les apparences. De moins « humain ». Le commerce l'indiffère. Elle est éminemment coquette, puisqu'elle se montre dans le but d'être seulement remarquée, « notée ». Elle ne dédaigne pas de laisser un souvenir impérissable. Mais plutôt par le parfum que par la parole. (Elle aime assez le paradoxe...) Son corps est à la limite du fantomatique. Elle suggère. N'insiste jamais; fait souffrir — le souhaiterait — sans laisser jouir. Disons qu'elle est d'essence féminine.*

\*\*

*Pascal, Léopardi, Lichtenberg, Nietzsche, Valéry, Simone Weil : grands noteurs.*

\*\*

*J'oubliais. Elle est impatiente. N'a pas le temps. Ne s'attarde jamais.*

\*\*

*Le corps de la note : il arrive qu'un œil manque, un pied. Elle boite. Ou elle est myope, parle dans sa propre bouche. Ne comprend pas. Ne se comprend pas. Mais rien de plus têtue. Si elle ne veut pas se refermer sur elle voluptueusement, inutile de la forcer.*

*Parfois on trouve la musique, le rythme, la couleur, l'équilibre, le pourquoi et le comment de la note, au dernier mot. Dans le point d'exclamation, les points de suspension — s'en méfier —. Dans une virgule. Parfois aussi on n'entend rien. Neigeuse. La laisser aller est dangereux, risqué.*

\*\*

*Le rêve que fait la note digne de ce nom, c'est d'échapper à sa nature fugitive, à sa chrysalide sans issue, à son éventuelle distribution, à sa noyade dans le général. L'écartèlement, le saut, la tentation et la perte de la note, c'est l'aphorisme. Nous y voilà. Cernons l'animal.*

#### NOTES SUR L'APHORISME

*Enfant méconnaissable. Plus qu'un vers, qui demande à être secouru dans son ascension, à être*

*adopté — flatteur — l'aphorisme tombe, et — dirions-nous — est désespéré. Sans rémission. Le vers ouvre, est en pente, appelle un chant. L'aphorisme ferme. Vers liquide, aphorisme solide. Il étonne. Détonne. Fait pied de nez. Espiègle.*

*Tirant souvent sur le comique par son manque d'intonation. L'aphorisme est caillou. Inexplicable. Impossible de trouver de l'homme dans ce phénomène monolithique. Il n'engage pas la durée, se passe et se moque de l'esprit. Annule le pourquoi et le comment. Il est trou tant que le langage n'a pas pris son parti. Parti du mutisme éloquent. Philtre. Il expire oui, proprement. Donne la mort, une belle mort, à toute idée, toute personnalité. Meilleure farce faite à notre orgueil, à notre Moi. C'est — dois-je m'excuser ? — comme un pet du cerveau, non sollicité, qui explose au milieu de la plus conséquente société, ou solitude. Le cerveau travaille comme les intestins. C'est un gaz du cerveau. Et qui sentirait plutôt bon, s'il pouvait sentir quelque chose.*

\*\*

*Une maxime se travaille, se pense, profite de l'homme, est civilisée. Un mot la fait surgir. Un contact. Elle est court-circuit, mais les plombs sont réparables. L'aphorisme se passe de l'homme. Se fait et défait tout seul. Méprise. Il est le signallement le plus fier de l'indifférence. Ne sollicite, ne flatte ni l'amour ni l'opinion. Rien de politique. Il dit — s'il disait quelque chose — à peu près ceci : « Ce n'est pas la peine de raisonner, de déraisonner. Ce n'est pas la peine. Je viendrai*



*quand ça me chantera, sans que ton bel esprit y soit pour rien. Ça dépend plutôt de ta plastique, tu comprends. D'un angle, d'une tournure générale. Qui fera s'ouvrir d'un coup toutes les écluses. Quand toutes tes portes ouvertes seront en parfaite file indienne, ce sera à moi de les enfoncer et je roulerai entre elles toutes comme la reine d'un royaume inconnu. Ne te fatigue pas. Et surtout ne fais pas attention à moi. Fais comme si je n'existais pas. Car je n'existe pas. Et si tu me regardes, je rougirai. Et si je rougis, je meurs. Je suis en toi ce qu'est l'esclave muet, le messager qui conduit l'hôte à son maître, va au-devant de lui. Je suis là mouette de la mort. De ta mort.*

*« Si tu veux m'attraper, tu déclenches les cloches de ce pays d'où je suis, qui s'appelle Folie. Va, et ne t'inquiète pas. Continue de penser que deux et deux font quatre puisque tu l'as trouvé, ou l'as appris. Sans croire m'intimider en proclamant que deux et deux font cinq. Ne te rends pas ridicule, je t'en prie. N'essaie pas de me séduire. Courtise plutôt les femmes, qui sont comme mes sœurs cadettes. De charmants aphorismes. Et si jamais c'est par elles que tu deviens fou, ne te fâche pas si tu entends derrière toi un grand éclat de rire. »*

\*\*

*Quelques esprits contemporains donnent la sensation de l'aphorisme. La lecture de leur œuvre est ambiguë, cache quelque chose : leur aphorisme personnel.*

*J'en vois le signalement, plus ou moins prononcé, chez Paulhan, Ponge, Leiris, Bataille, Blan-*

*chot, Char, Michaux, Ferry. Il était très aigu chez Fénéon, Jarry, Apollinaire. Tous ces esprits sont « indirects », tournent autour d'un point sans identité. On ne saurait les lire et par suite les comprendre, sans l'intuition de ce point.*

\*  
\*\*

*La prose d'Alain est pleine d'aphorismes. Mais aphorismes pour vivre. Aphorismes de bonne santé. Il les fabrique. Le véritable aphorisme, c'est mort et vie, endroit-envers, forme et fond défigurés. L'aphorisme est positivement fou comme peut être folle, quant à la mer qui n'y comprend rien, la baleine.*

*Folle sans faire de mal, ou de bien, à son soutien, son support qui reste intact. L'aphorisme est propre. Nu.*

\*  
\*\*

*A propos de Breton.*

*S'il me semble avoir le sens inné, le goût le plus libre de l'aphorisme, je doute qu'il en ait jamais l'esprit. Pas assez incompréhensif, détaché, détachant.*

*Sa phrase est trop belle — langue chargée — trop royale, il est trop magnifiquement doué pour oser se décapiter. Le visage de Breton, c'est le tableau vivant de son style. On comprend qu'il eût été dommage de briser le miroir. Mais il aura été l'un des premiers, et le plus marquant, le plus « envieux », à en décréter l'aventure passée et future, la circulation.*

\*\*

*Edward Lear. Lewis Carroll.*

\*\*

*Signes chez J. Renard. Chez Ramon Gomez de la Serña.*

\*\*

*En fait, il n'y a guère que les Grecs — Héraclite, Diogène, Socrate, etc.; le Vinci, Blake, Lichtenberg, quelques romantiques allemands — Hœlderlin, Novalis, Arnim, Kafka —, pour me donner la sensation « physique » de l'aphorisme.*

*Le rêve est l'aphorisme du sommeil. Mais trop d'images, trop de rappels. De prophéties. Cela est invraisemblable, illogique. D'où très vraisemblable, très logique. Le rêve est littéraire.*

\*\*

*Dans les Elégies de Duino, Rilke amène au degré de perfection l'aphorisme « poétique ». Mais gorgé de philosophie bien assimilée, de vécu métamorphosé. Il y a soulagement. Et littérature. Le poème de Rilke est trop lourd de sens. Le poète est trop intéressant. Sa magie dépend du lecteur. La rareté, la qualité de ce dernier, sauve Rilke.*

\*\*

*Le Français n'a pas d'instinct l'esprit aphoristique. Il lui manque un dégoût du dégoût, un*

*détachement du détachement. Le Français colle à la vie comme la moule au rocher. Ce n'est pas qu'il l'aime. Il ne s'aperçoit pas de son état. Ne connaît pas l'horreur d'être moule. Et si jamais il se réveille, c'est pour déclencher une mécanique d'enfer qui finit dans la philosophie et dans l'école. Le Français est engagé ou dégagé. Révolutionnaire ou indifférent. Est « intéressé ». (Je suis né à Paris, de parents français.)*

\*\*

*Les princes actuels de l'aphorisme sont les peintres. Pas un écrivain bien né qui n'envie les tableaux d'un Braque, parfaits aphorismes, d'un Chagall, d'un Chirico, d'un Klee, etc. Tandis que le dix-neuvième siècle relève de la musique — le plus grand poète symboliste est Debussy, le symbolisme pour moi étant personnifié par Régnier, Maeterlinck, Viélé-Griffin, Huysmans, Louys, et le premier Valéry (Ravel et Mallarmé hors cadre, hors de question, assumant l'aphorisme dans ce qu'il a de plus desséchant, cruel, infiniment souhaitable à toute sensibilité d'ordre majeur) — notre époque tend à la peinture. De Paulhan à Ponge, à Grenier, à Limbour, les meilleurs esprits poussent de beaux soupirs en direction des toiles privilégiées.*

*Remarque.*

*Les musiciens du dix-neuvième siècle écrivaient. Souvent mieux que les poètes.*

*Certains textes de Braque, de Lhote, de Duchamp — mais celui-là sait tout faire — de Masson, pourraient faire rougir nos poètes. Bien incapables de peindre.*



# GEORGES PERROS



1

Volontairement, paresseusement, éperdument, Georges Perros *note*. Bribes et morceaux ; fulgurations, colères, angoisse, apaisement, selon l'humeur, la lecture, le lieu, bref comme tout le monde vit : par moments, par éclairs, par éclats.

« ... Pour ne rien perdre de cette incessante lecture, tout m'est bon – bouts de papier, souvent hygiénique, tickets de métro, boîtes d'allumettes, pages de livre. J'en suis couvert. »

D'où aujourd'hui ces papiers distribués, collés, un livre – la chambre de l'esprit, mais à travers laquelle passe cet air de fête ou ce vent fou qui les a fait se détacher de la vie.

Avec ses *Papiers collés*, Georges Perros a inventé un genre. Et il était le seul à pouvoir le porter à la perfection.



87-1 A 70856  
Extrait de la publication

ISBN 978-2-07-070856-7